

John
MacArthur

ROMAINS 1-8



230, RUE LUPIEN
TROIS-RIVIÈRES (QUÉBEC) G8T 6W4
CANADA

Introduction

L'IMPORTANCE DE L'ÉPÎTRE

La plupart des grandes réformes et des grands réveils de l'histoire de l'Église, sinon tous, sont directement liés à l'épître aux Romains. En septembre de l'an 386, un homme originaire d'Afrique du Nord, qui était professeur à Milan, en Italie, depuis plusieurs années, se trouvait dans le jardin de son ami, Alypius, en train de pleurer sur son impiété. Assis là, il a entendu un enfant qui chantait «*Tolle, lege. Tolle, lege*», qui signifie en latin «Prends et lis. Prends et lis.» Du coup, il a pris le rouleau de l'épître aux Romains qui était ouvert à côté de lui. Voici le premier passage qui a retenu son attention : «[...] loin des orgies et de l'ivrognerie, de la luxure et de la débauche, des querelles et des jalousies. Mais revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ, et n'ayez pas soin de la chair pour en satisfaire les convoitises» (13.13,14). Ultérieurement, l'homme a écrit à propos de cet événement : «Je ne voulus pas en lire davantage, c'était inutile. À peine avais-je fini de lire cette phrase qu'une espèce de lumière rassurante s'était répandue dans mon cœur, y dissipant toutes les ténèbres de l'incertitude» (*Les Confessions*, Livre huitième, chapitre 12, Paris, Flammarion, 1964, p. 175). Cet homme, c'est Aurelius Augustin, qui, à la lecture de ce court passage de l'épître aux Romains, a reçu Jésus-Christ comme Seigneur et Sauveur, pour devenir par la suite un des théologiens et des dirigeants les plus exceptionnels de l'Église.

Un peu plus de mille ans après, Martin Luther, moine attaché à un ordre catholique romain nommé d'après Augustin, enseignait l'épître aux Romains à ses élèves de l'université de Wittenberg, en Allemagne. En étudiant soigneusement le texte, il a été de plus en plus convaincu de la véracité du thème central de l'épître de Paul, à savoir qu'on ne peut être justifié que par le moyen de la foi. À ce sujet, il a écrit :

J'aspirais ardemment à comprendre l'épître de Paul aux Romains, et rien ne m'en empêchait, à l'exception de l'expression «la justice de Dieu», que j'interprétais comme le fait que Dieu est juste et qu'il agit avec justice en châtiant l'injuste. [...] Jour et nuit, j'y ai réfléchi, jusqu'à ce que [...] je saisisse la vérité selon laquelle la justice de Dieu est cette justice qui fait que, par la grâce et par pure miséricorde, il nous justifie au moyen de la foi. Dès lors, je me suis senti renaître et franchir le seuil du paradis. Toute l'Écriture a alors revêtu un nouveau sens pour moi, et si «la justice de Dieu» m'avait auparavant rempli de haine, elle revêtait maintenant une douceur inexplicable, au goût d'un amour plus grand. Ce passage de Paul est ainsi devenu pour moi l'entrée du paradis. (Barend Klaas Kuiper, *Martin Luther: The Formative Years* [Grand Rapids : Eerdmans, 1933], p. 198-208.)

Plusieurs siècles après, un ministre du culte attaché à l'Église d'Angleterre du nom de John Wesley était tout aussi confus quant à la signification de l'épître et aspirait à vivre une véritable expérience du salut. Voici d'ailleurs ce qu'il a écrit dans son journal le mercredi soir 24 mai 1738 :

Je me suis rendu bien à contrecœur à une réunion dans la rue Aldersgate, où quelqu'un était en train de lire l'avant-propos que Luther avait écrit pour l'épître aux Romains. Vers 20 h 45, tandis qu'il décrivait le changement que Dieu opère dans le cœur au moyen de la foi en Christ, j'ai senti mon cœur se réchauffer étrangement. Je me suis mis à faire confiance à Christ, et à lui seul, pour mon salut ; et j'ai eu alors l'assurance qu'il avait ôté mes péchés, même les miens, et m'avait sauvé de la loi du péché et de la mort.

En reconnaissant l'importance de l'épître aux Romains, Jean Calvin a déclaré : «Lorsqu'on acquiert la connaissance de cette épître,

on obtient le libre accès à tous les trésors les mieux cachés de l'Écriture» (*Commentaries on the Epistle of Paul to the Romans* [Grand Rapids : Baker, 1979], p. 1). Martin Luther a dit également de l'épître aux Romains qu'elle constitue « la partie principale du Nouveau Testament et l'Évangile à l'état pur » (*Commentary on the Epistle to the Romans* [Grand Rapids : Kregel, 1954], p. xiii). Frederick Godet, le renommé commentateur biblique suisse, a qualifié l'épître aux Romains de « cathédrale de la foi chrétienne » (*Commentary on St. Paul's Epistle to the Romans* [New York : Funk & Wagnalls, 1883], p. 1).

William Tyndale, célèbre traducteur biblique du xvi^e siècle, a écrit ceci dans son avant-propos de l'épître aux Romains :

Dès lors que cette épître constitue la partie principale et la plus excellente du Nouveau Testament, et l'*evangelion* le plus pur, c'est-à-dire de bonnes nouvelles, et que nous appelons Évangile, ainsi qu'une lumière qui ouvre la voie à toute l'Écriture, je crois que tout chrétien se doit non seulement de la connaître, par cœur, mais encore de s'exercer à l'assimiler continuellement, comme la nourriture quotidienne de son âme. Aucun homme ne saurait réellement la lire trop souvent, ni l'étudier trop en profondeur ; car plus on l'étudie, plus cela devient facile ; plus on la mastique, plus elle devient agréable ; et plus on la sonde en profondeur, plus on y trouve de choses précieuses, un si grand trésor spirituel y étant caché (*Doctrinal Treatises and Introductions to Different Portions of the Holy Scriptures by William Tyndale*, Henry Walter, éd. [Cambridge : University Press, 1848], p. 484).

Donald Grey Barnhouse, prédicateur expositif bien connu qui a prêché en ondes l'épître aux Romains toutes les semaines pendant onze ans, a écrit ceci au sujet de cette précieuse épître :

Un scientifique pourrait avancer que le lait maternel constitue l'aliment le plus parfait que l'homme connaisse, et vous fournir une analyse démontrant tous ses composants chimiques, une liste des vitamines qu'il renferme et une estimation des calories contenues dans une quantité donnée. Un bébé boira ce lait sans avoir la moindre idée de ce qu'il contient, et grandira jour après jour, souriant et se développant malgré toute son ignorance. Ainsi en va-t-il pour les vérités profondes de la Parole de Dieu (*Man's Ruin : Romans 1:1-32* [Grand Rapids : Eerdmans, 1952], p. 3).

On a déjà dit de l'épître aux Romains qu'elle fera les délices du plus grand logicien et captivera l'esprit du parfait génie, mais tirera également des larmes à l'âme la plus humble et rafraîchira l'esprit le plus simple. Elle vous fera tomber à la renverse, pour ensuite vous relever. Elle vous mettra à nu, pour vous revêtir ensuite d'une élégance éternelle. L'épître aux Romains a fait d'un chaudronnier de Bedford comme John Bunyan ce géant spirituel et ce maître de la littérature chrétienne à qui on doit *Le voyage du pèlerin* et *La guerre sainte*.

Dans cette épître, on cite l'Ancien Testament quelque 57 fois, soit plus que dans n'importe quel autre livre du Nouveau Testament. Dans la version grecque de l'épître, on y emploie à répétition des mots clés : *Dieu* 154 fois, *loi* 77 fois, *Christ* 66 fois, *péché* 45 fois, *Seigneur* 44 fois et *foi* 40 fois.

L'épître aux Romains répond à plusieurs questions concernant l'homme et Dieu, dont voici quelques-unes parmi les plus significatives : Quelle est la bonne nouvelle de Dieu ? Jésus est-il réellement Dieu ? À quoi Dieu ressemble-t-il ? Comment Dieu peut-il envoyer des gens en enfer ? Pourquoi l'homme rejette-t-il Dieu et son Fils, Jésus-Christ ? Pourquoi existe-t-il de fausses religions et des idoles ? Quel est le plus grand péché de l'homme ? Pourquoi les perversions sexuelles, la haine, le crime, la malhonnêteté et tous les autres maux du monde existent-ils, et pourquoi sont-ils si répandus ? Selon quelle norme Dieu condamne-t-il les gens ? En quoi une personne qui n'a jamais entendu l'Évangile peut-elle être tenue pour responsable spirituellement ? Les Juifs ont-ils plus la responsabilité de croire que les non-Juifs ? Qui est véritablement juif ? Y a-t-il un avantage spirituel à être juif ? Dans quelle mesure l'homme est-il bon en soi ? Dans quelle mesure l'homme est-il mauvais en soi ? Quelqu'un peut-il garder les préceptes de Dieu à la perfection ? Comment peut-on savoir qu'on est pécheur ? Comment un pécheur peut-il être pardonné et justifié par Dieu ? Quel lien y a-t-il entre un chrétien et Abraham ? Quelle importance la mort de Christ revêt-elle ? Quelle est l'importance de sa résurrection ? Quelle est l'importance de sa vie présente dans les cieux ? Pour qui Christ est-il mort ? Où l'homme peut-il trouver la paix et l'espérance véritables ? En quoi tous les hommes sont-ils liés spirituellement à Adam, et en quoi les croyants sont-ils liés spirituellement à Jésus-Christ ? Qu'est-ce que la grâce et à quoi sert-elle ? Comment la grâce de Dieu et la loi de Dieu sont-elles reliées ? Comment une personne peut-elle mourir spirituellement et naître de nouveau ? Quel rapport y a-t-il entre le chrétien et le péché ? Quelle importance l'obéissance revêt-elle dans la vie chrétienne ? Pourquoi est-il

si difficile de mener une vie chrétienne authentique? Combien de natures le chrétien possède-t-il?

Encore d'autres questions : Que fait le Saint-Esprit en faveur du croyant? Quelle intimité le chrétien peut-il connaître dans sa relation avec Dieu? Pourquoi la souffrance existe-t-elle? Le monde sera-t-il jamais différent? Que sont l'élection et la prédestination? Comment le chrétien peut-il prier correctement? Quelle assurance le croyant peut-il avoir de son salut? Quel plan Dieu a-t-il actuellement pour Israël? Quel plan a-t-il formé pour l'avenir d'Israël? Pourquoi et dans quel but Dieu a-t-il élu les non-Juifs? Quelle responsabilité le chrétien a-t-il envers les Juifs et Israël? Qu'est-ce que l'engagement spirituel véritable? Quelle relation le chrétien doit-il entretenir avec le monde en général, avec ceux qui ne sont pas sauvés, avec les autres chrétiens et avec les autorités gouvernementales? Qu'est-ce que l'amour véritable et comment s'exprime-t-il? Comment le chrétien règle-t-il des situations qui ne sont ni bonnes ni mauvaises en soi? Qu'est-ce que la vraie liberté? Quelle est l'importance de l'unité au sein de l'Église?

Rien d'étonnant à ce que Frederick Godet, déjà cité, se soit exclamé : « Ô saint Paul ! Si votre œuvre s'était limitée à la seule rédaction de l'épître aux Romains, elle aurait quand même suffi à vous rendre cher à la raison de tout être sensé. »

L'épître aux Romains nous parle tout aussi puissamment aujourd'hui qu'elle le faisait aux hommes du 1^{er} siècle. Sur le plan moral, elle nous parle de l'adultère, de la fornication, de l'homosexualité, de la haine, du meurtre, du mensonge et de la désobéissance civile. Sur le plan intellectuel, elle nous indique que l'homme naturel est confus parce qu'il a l'esprit dépravé. Sur le plan social, elle nous indique comment nous devons nous comporter les uns avec les autres. Sur le plan psychologique, elle nous indique comment la vraie liberté peut délivrer l'homme du fardeau de la culpabilité. Sur le plan national, elle nous indique quelle est notre responsabilité envers les autorités gouvernementales. Sur le plan international, elle nous indique quelle est l'ultime destinée de la terre et surtout l'avenir d'Israël. Sur le plan spirituel, elle soulage l'homme du désespoir en lui donnant un avenir à espérer. Sur le plan théologique, elle nous enseigne le rapport qui existe entre la chair et l'esprit, entre la Loi et la grâce, entre les œuvres et la foi. Mais par-dessus tout, elle nous révèle Dieu lui-même en profondeur.

Voici les paroles émouvantes d'un poète anonyme, qui rendent bien l'essentiel de l'épître aux Romains :

Ô longues et sombres sont les marches montées
D'un pas tremblant pour Dieu trouver.

Petit à petit prenant pied,
Puis le perdant pour régresser.
Sans progresser, toujours s'efforcer.
Manquant de force, de volonté,
Saignant pour atteindre Yahvé
Qui me souriait sereinement sans me regarder.
Et puis, à un moment donné,
Relâchant prise, je suis tombé ;
Tout en bas je me suis retrouvé
Comme si jamais je n'étais monté.
Et gisant là, désespéré,
Entends... un bruit de pas dans l'escalier,
Sur cette même marche où apeuré
J'ai perdu pied tout consterné.
L'espoir m'avait abandonné,
Mais Dieu descend me retrouver.

L'AUTEUR

Il est impossible de comprendre clairement l'épître aux Romains sans connaître son auteur remarquable.

À l'origine, Paul s'appelait Saul, d'après le premier roi d'Israël. Il est issu de la tribu de Benjamin, comme son homonyme (Ph 3.5). Il est né à Tarse (Ac 9.11), ville prospère située non loin de la côte nord-est de la Méditerranée, dans la province de Cilicie, qui serait dans la Turquie d'aujourd'hui. À l'époque, Tarse était un centre d'études et de culture grecques, berceau d'une des trois plus grandes universités de l'Empire romain. Il se peut que Saul ait été formé là-bas, ainsi qu'à Jérusalem, sous le rabbin Gamaliel (Ac 22.3), qui était le petit-fils de Hillel et peut-être le rabbin le plus célèbre de tous les temps. Comme on disait qu'il personnifiait la Loi, on désignait souvent Gamaliel comme «la beauté de la Loi». Saul a donc étudié la littérature et la philosophie grecques, ainsi que la loi rabbinique.

Conformément à la loi mosaïque, Saul s'est fait circoncire le huitième jour (Ph 3.5). On l'a probablement envoyé à Jérusalem peu après son treizième anniversaire de naissance, âge auquel les garçons juifs devenaient officiellement des hommes. Sous Gamaliel, Saul aurait mémorisé et appris à interpréter les Écritures selon la tradition rabbinique, plus particulièrement celle du Talmud. C'est probablement lors de son séjour à Jérusalem qu'il est devenu pharisien. Comme son père était citoyen romain, Saul a hérité à la naissance de cette citoyenneté (Ac 22.28), un atout prisé et très avantageux.

Il possédait donc les meilleures références qui soient tant pour la société gréco-romaine que pour la société juive.

Conformément aux coutumes juives, Saul a également appris le métier de son père, qui était fabricant de tentes (Ac 18.3). À la lumière du fait que cet apôtre n'a jamais rencontré Jésus au cours de son ministère terrestre, il est probable qu'il soit retourné à Tarse après avoir été instruit à Jérusalem. Compte tenu de sa formation exceptionnelle, il faisait indubitablement partie des autorités d'une des principales synagogues de Tarse, et subvenait à ses propres besoins en fabriquant des tentes. Il se disait lui-même un légaliste zélé, «Hébreu né d'Hébreux», entièrement et scrupuleusement dévoué à la Loi (Ph 3.5,6).

C'est probablement de retour à Tarse qu'il a commencé à entendre parler de la nouvelle «secte» qui envahissait Jérusalem, non seulement par ses enseignements mais encore par ses nouveaux adeptes. Comme la plupart des chefs juifs de Palestine, Saul trouvait profondément répréhensible le fait que Jésus s'était présenté comme le Messie, et s'est donc consacré à déraciner la soi-disant hérésie. Il était encore jeune lorsqu'il est retourné à Jérusalem, mais en raison de son zèle et de ses aptitudes naturelles il n'a pas tardé à prendre les devants dans la persécution de l'Église. Au lieu d'ouvrir son cœur à l'Évangile, la lapidation d'Étienne a eu d'abord pour effet de l'endurcir davantage, si bien que Paul «ravageait l'Église; pénétrant dans les maisons, il en arrachait hommes et femmes, et les faisait jeter en prison» (Ac 8.3).

Luc rapporte que Saul «*[respirait]* la menace et le meurtre contre les disciples du Seigneur» (9.1). Il est devenu comme un destrier, ayant l'odeur du combat dans les narines, s'ébrouant d'une fureur implacable contre tout ce qui était chrétien. À l'égard des chrétiens, il est devenu comme le méchant Haman – «ennemi des Juifs» qui avait résolu d'exterminer tous les Juifs du vaste Empire perse du roi Assuérus (Est 3.8-10).

Non satisfait de persécuter les croyants de Jérusalem et de Judée, Saul «se rendit chez le souverain sacrificateur, et lui demanda des lettres pour les synagogues de Damas, afin que, s'il trouvait des partisans de la nouvelle doctrine, hommes ou femmes, il les amène liés à Jérusalem» (Ac 9.1,2). Saul ne vivait que pour emprisonner et exécuter les chrétiens, qu'il avait traqués dans plusieurs autres «villes étrangères» hors d'Israël avant d'aller à Damas (voir Ac 26.11).

À l'époque, la ville de Damas comptait peut-être 150 000 habitants, dont plusieurs milliers de Juifs. Il est donc possible que les «synagogues de Damas» auxquelles Saul a fait allusion aient été au nombre de douze ou plus. Alors capitale de la Syrie, Damas se trouvait à environ 260 kilomètres

au nord-est de Jérusalem, et il fallait au moins six jours pour se rendre d'une ville à l'autre.

Mais en chemin, comme «il approchait de Damas, tout à coup une lumière venant du ciel resplendit autour de lui. Il tomba par terre, et il entendit une voix qui lui disait : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?» (9.3,4.) Plusieurs années après, dans sa défense devant le roi Agrippa, Paul a déclaré que Jésus avait ensuite ajouté à son intention : «Il te serait dur de regimber contre les aiguillons» (Ac 26.14). Un aiguillon, c'est un long bâton pointu qu'on utilisait pour conduire des animaux têtus comme le bœuf. Pour forcer l'animal à avancer, on le piquait au flanc ou juste au-dessus du talon. Dans la culture grecque, on employait couramment l'expression «dur de regimber contre les aiguillons» pour désigner l'opposition à une divinité, expression que Saul avait inévitablement entendue bien des fois à Tarse. Par cette expression, Jésus lui faisait remarquer qu'en persécutant les chrétiens il s'opposait à Dieu, soit tout le contraire de ce qu'il croyait faire.

Saisi d'une peur effroyable, Saul a répondu à la voix céleste : «Qui es-tu, Seigneur? Et le Seigneur a dit : Je suis Jésus que tu persécutes» (Ac 9.5). Saul a dû alors se sentir à la fois terrifié et consterné – terrifié de se retrouver en présence même de Dieu et consterné de découvrir qu'il s'était acharné contre Dieu au lieu de le servir. Il était anéanti de réaliser que le sang qu'il avait répandu était le sang du peuple de Dieu. Le Jésus que ses compatriotes israélites avaient tourné en ridicule, battu et mis à mort; le Jésus qu'Étienne avait invoqué tandis qu'on le mettait à mort avec l'assentiment de Saul; le Jésus dont il avait lui-même emprisonné et exécuté les disciples – ce Jésus était bel et bien Dieu, comme il l'avait proclamé! Paul se trouvait maintenant démasqué et impuissant devant lui, aveuglé par l'éblouissante lumière de sa majesté révélée.

Pendant plusieurs années, Saul s'était donné corps et âme à l'élimination de l'Église, et s'il avait réussi la mission qu'il s'était donnée, l'Église serait morte dans l'enfance, noyée dans son propre sang. Si le Seigneur n'avait pas ajouté immédiatement : «Lève-toi, entre dans la ville, et on te dira ce que tu dois faire» (9.6), Saul aurait très bien pu mourir de peur en constatant l'énormité de son péché. Plusieurs années après, en repensant à cette expérience, il a déclaré :

Je rends grâces à celui qui m'a fortifié, à Jésus-Christ notre Seigneur, de ce qu'il m'a jugé fidèle, en m'établissant dans le ministère, moi qui étais auparavant un blasphémateur, un persécuteur, un homme violent. Mais j'ai obtenu miséricorde, parce que j'agissais par ignorance, dans l'incrédulité; et la grâce de notre Seigneur a surabondé, avec la foi et l'amour qui est en Jésus-Christ. C'est une parole certaine et entièrement digne

d'être reçue, que Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont je suis le premier (1 Ti 1.12-15).

Sur cette route, près de Damas, Saul a été merveilleusement et éternellement transformé. Bien qu'il ait été temporairement aveuglé et à court de mots, il a soumis sa vie à Christ lors de cette expérience.

Il est probable que Saul ait été si passionnément déterminé à détruire les disciples de Christ qu'aucun chrétien n'aurait pu réussir à lui présenter l'Évangile. Seul Dieu, par une intervention miraculeuse, pouvait capter son attention. Pour pouvoir entendre la vérité de Dieu, il devait d'abord être complètement anéanti. L'Église le redoutait à un point tel que même les apôtres ne voulaient pas lui parler lorsqu'il leur a demandé la permission d'aller leur rendre visite. Ils se refusaient à croire que Saul de Tarse puisse être un disciple de Christ (Ac 9.26).

Fidèle à sa nature zélée, aussitôt après avoir recouvré la vue, s'être fait baptiser et s'être nourri, car il avait passé trois jours sans manger ni boire (voir 9.9), «il prêcha dans les synagogues que Jésus est le Fils de Dieu» (v. 20), à savoir les synagogues de Damas, où il avait reçu la permission par lettre émanant des principaux sacrificateurs d'arrêter tout chrétien qu'il y trouverait ! Il n'est pas surprenant alors que «tous ceux qui l'entendaient étaient dans l'étonnement, et disaient : N'est-ce pas celui qui persécutait à Jérusalem ceux qui invoquent ce nom, et n'est-il pas venu ici pour les emmener liés devant les principaux sacrificateurs ?» (v. 21.)

Par une remarquable illumination divine, Saul a été en mesure, immédiatement après sa conversion, non seulement de témoigner de ce qui lui était arrivé, mais encore de défendre l'Évangile avec une telle puissance qu'il confondait tous les Juifs incroyants qui discutaient avec lui, «démontrant que Jésus est le Christ» (v. 22).

Il réussissait si bien à proclamer l'Évangile que ses anciens complices de persécution, ainsi que d'autres Juifs incroyants de Damas, n'ont pas tardé à projeter de le faire mourir. Ainsi, bien déterminés à exterminer ce traître à leur cause, ils se sont assuré le concours politique et militaire du «gouverneur du roi Arétas» (2 Co 11.32). Toutefois, «leur complot parvint à la connaissance de Saul. On gardait les portes jour et nuit, afin de lui ôter la vie. Mais, pendant une nuit, les disciples le prirent, et le descendirent par la muraille, dans une corbeille» (Ac 9.24,25).

Comme Paul l'a lui-même expliqué dans sa lettre aux Galates, c'est alors qu'il s'est rendu en Arabie, où il a passé trois années (voir Ga 1.17,18). C'est probablement là que l'apôtre a beaucoup appris sur le Seigneur et qu'il a reçu une révélation directe de lui. Comme il en avait témoigné dans l'épître aux Galates, l'Évangile qu'il prêchait n'était «pas de l'homme»,

comme ce qu'il ajoute le confirme : « *[Je]* ne l'ai ni reçu ni appris d'un homme, mais par une révélation de Jésus-Christ » (1.11,12).

À la suite de cette « formation théologique divine » reçue en Arabie nabatéenne, Saul est retourné à Damas pour y effectuer un court séjour (Ga 1.17). Il est possible que ce soit lors de cette deuxième visite que le gouverneur du roi Arétas soit entré en scène, peut-être parce que Saul s'était attiré les foudres du roi en prêchant l'Évangile en Arabie, sur laquelle le monarque régnait. Toujours est-il que Saul s'est échappé de Damas une deuxième fois, cette fois-ci en se faisant descendre par une fenêtre le long de la muraille, dans une corbeille (voir 2 Co 11.33).

Ce n'est qu'au terme de ces trois années que Saul s'est rendu à Jérusalem et a rencontré les autres apôtres. Grâce à l'intervention favorable et à la confiance de Barnabas (Ac 9.27), les apôtres ont fini par reconnaître Saul comme un véritable disciple et par l'accepter en leur sein.

Il est impossible de déterminer avec exactitude la chronologie de cette période de la vie de Saul, mais nous savons qu'il a passé quinze jours à Jérusalem avec Pierre (Ga 1.18), pendant lesquels il est peut-être entré en communication avec les autres apôtres. Là, s'étant promptement mis à prêcher et à enseigner, il « discutait avec les Hellénistes » avec une telle force qu'ils « cherchaient à lui ôter la vie », mais « les frères, l'ayant su, l'emmenèrent à Césarée, et le firent partir pour Tarse », sa ville natale (Ac 9.29,30). Il a probablement fondé des Églises à Tarse et à d'autres endroits de la Cilicie, et nous savons que le Seigneur l'a ensuite utilisé pour fortifier les Églises de la région (Ac 15.41).

Après que l'Église de Jérusalem eut envoyé Barnabas pour organiser l'Église d'Antioche de Syrie, il y a exercé le ministère pendant un certain temps et a ensuite décidé de s'assurer l'aide de Saul. Après être allé le chercher à Tarse, Barnabas « l'amena à Antioche. Pendant toute une année, ils se réunirent aux assemblées de l'Église, et ils enseignèrent beaucoup de personnes. » C'est également au cours de ce séjour à Antioche, sous le ministère conjoint de Saul et de Barnabas, « que, pour la première fois, les disciples furent appelés chrétiens » (Ac 11.22-26).

Lorsque la famine mondiale qu'Agabus avait prédite est survenue, l'Église d'Antioche a recueilli auprès de ses membres des contributions destinées à secourir les croyants de Judée, qui étaient particulièrement dans le besoin. L'Église a alors fait parvenir les dons « aux anciens par les mains de Barnabas et de Saul » (Ac 11.28-30).

Au fur et à mesure que croissait l'Église d'Antioche, d'autres prophètes et enseignants ont fait leur entrée en scène, et ont reçu instruction du Saint-Esprit : « Mettez-moi à part Barnabas et Saul pour l'œuvre à

laquelle je les ai appelés. Alors, après avoir jeûné et prié, ils leur imposèrent les mains, et les laissèrent partir» (Ac 13.1-3). C'est à cette même époque que Paul, qui s'appelait encore Saul, a entamé son ministère unique à titre d'apôtre des non-Juifs.

LE LIEU ET LA DATE DE RÉDACTION

Paul a effectué trois longs voyages missionnaires, qui sont décrits dans Actes 13.4 – 21.17, puis un dernier voyage à Rome pour comparaître devant César (27.1 – 28.16). Lors de son troisième voyage, il s'est rendu pour la troisième fois à Corinthe, ville portuaire florissante mais perverse de l'Achaïe, province située dans le sud de la Grèce d'aujourd'hui. C'est probablement lors de ce séjour passé à Corinthe, pour rassembler une autre offrande au profit des croyants démunis de Palestine (Ro 15.26), que Paul a écrit sa lettre à l'Église de Rome.

Selon l'examen minutieux qu'ont fait d'autres commentateurs des données chronologiques fournies dans le livre des Actes et dans l'épître elle-même, on a pu établir que Paul l'aurait rédigée au début du printemps 58 apr. J.-C., soit juste avant de se rendre à Jérusalem (Ro 15.25), où il voulait arriver à temps pour la Pentecôte (Ac 20.16).

LE BUT

Paul mentionne plusieurs motifs pour lesquels il a rédigé l'épître aux Romains. D'abord, il avait voulu rendre visite à l'Église de Rome à plusieurs occasions, mais en avait été empêché jusque-là (Ro 1.13). Il explique ainsi son désir de se rendre auprès d'eux : «Car je désire vous voir, pour vous communiquer quelque don spirituel, afin que vous soyez affermis» (v. 11). Contrairement à ce qu'enseigne l'Église catholique romaine, ce n'est ni Pierre ni aucun autre apôtre qui a fondé l'Église de Rome. À la fin de sa lettre, Paul indique clairement qu'il est déterminé à ne pas «bâtir sur le fondement d'autrui» (15.20), c'est-à-dire à ne pas instruire et diriger une assemblée ayant été fondée par un autre apôtre ou un autre dirigeant chrétien.

Il est probable que l'Église de Rome ait été fondée par un groupe de chrétiens juifs qui y sont venus depuis la Judée. Il est possible qu'il y ait eu des chrétiens à Rome depuis de nombreuses années, des gens s'étant convertis parmi «ceux qui sont venus de Rome, Juifs et prosélytes» lors de la Pentecôte (Ac 2.10), qui ont été témoins de l'onction du Saint-Esprit, qui ont entendu les apôtres parler dans leurs propres langues, et qui ont ensuite

écouté le puissant sermon de Pierre. Si c'est le cas, ils devaient faire partie des trois mille âmes qui ont cru et qui ont été baptisées ce jour-là (v. 41).

De toute manière, bien qu'ils formaient un groupe dévoué et fidèle, et qu'ils habitaient au cœur même de l'Empire romain, les croyants de la ville stratégique de Rome n'ont pas bénéficié de la prédication et de l'enseignement apostoliques. Or, c'est à cette carence que Paul souhaitait remédier en leur rendant visite, pour les instruire et les encourager pendant un certain temps.

Paul souhaitait également évangéliser là-bas, intention que laissent transparaitre ses paroles : «Ainsi j'ai un vif désir de vous annoncer aussi l'Évangile, à vous qui êtes à Rome» (Ro 1.15).

En plus de ces raisons, Paul souhaitait rendre visite à l'Église de Rome pour son propre bien : «afin que nous soyons encouragés ensemble au milieu de vous par la foi qui nous est commune, à vous et à moi» (1.12). Il voulait s'y rendre non seulement pour le bien de Christ, mais aussi pour le bien de l'Église, pour le bien des âmes perdues, et pour son propre bien.

Il aspirait à connaître les croyants de Rome et à se faire connaître d'eux. Dans un premier temps, il souhaitait qu'ils apprennent à le connaître, afin qu'ils puissent prier pour lui. Bien que la plupart d'entre eux lui étaient inconnus, il les a ainsi implorés vers la fin de sa lettre : «Je vous exhorte, frères, par notre Seigneur Jésus-Christ et par l'amour de l'Esprit, à combattre avec moi, en adressant à Dieu des prières en ma faveur, [...] en sorte que j'arrive chez vous avec joie, si c'est la volonté de Dieu, et que je jouisse au milieu de vous de quelque repos» (15.30,32).

Il se peut qu'il ait voulu se faire connaître d'eux également pour qu'après son séjour à Rome ils soient disposés à l'aider à obtenir les ressources nécessaires à son voyage en Espagne, où il espérait œuvrer ultérieurement (15.28).

La lettre que Paul a adressée à l'Église de Rome visait, entre autres choses, à lui permettre de se présenter à elle en tant qu'apôtre. Il y a exposé clairement l'Évangile qu'il prêchait et enseignait pour que les croyants de Rome aient pleine confiance en son autorité. Il a rédigé un traité monumental destiné à les établir dans la vérité et à leur montrer qu'il était effectivement un véritable apôtre de Jésus-Christ.

Lorsqu'il s'est finalement rendu à Rome, c'était aux frais du gouvernement romain, du fait qu'il avait insisté, en tant que citoyen romain, pour comparaitre devant César au sujet des accusations que les chefs religieux et d'autres chefs juifs de Jérusalem avaient portées contre lui (Ac 25.2,11). À Rome, il a donc œuvré en tant que prisonnier, et c'est lors de cet emprisonnement qu'il a écrit l'épître aux Philippiens, dans laquelle

il saluait les frères depuis « la maison de César » (Ph 4.22). Il est également probable que ce soit depuis Rome que Paul ait écrit aux Éphésiens (Ép 3.1 ; 6.20), aux Colossiens (Col 4.10) et à Philémon (Phm 1).

La victoire spectaculaire qu'a remportée l'Évangile pendant et par le ministère de Paul est impossible à évaluer, mais nous savons que cet homme incroyable était rempli de l'Esprit de Dieu et utilisé par lui pour accomplir des choses dépassant de beaucoup ce que nous pourrions imaginer. Des historiens ont estimé qu'au terme de l'ère apostolique les chrétiens étaient au nombre d'un demi-million ! Dieu seul sait combien d'entre eux ont été conduits au Seigneur directement ou indirectement grâce aux efforts de Paul. Au cours des siècles qui ont suivi, le Seigneur a continué d'utiliser les écrits que l'Esprit avait inspirés à cet apôtre pour gagner des âmes perdues, et pour édifier, fortifier, encourager et reprendre des millions et des millions de croyants. Dès le sein de sa mère, Dieu l'a mis à part, afin qu'il « annonce [Christ] parmi les païens » (Ga 1.15,16).

LE PERSONNAGE DE PAUL

Physiquement, Paul n'était pas attirant (voir 2 Co 10.10 ; Ga 4.13). On l'a décrit comme étant petit et portant des cicatrices au visage et sur le corps, à cause des nombreuses fois où il s'est fait battre et lapider. Mais quelle qu'ait pu être son apparence physique, Paul n'avait assurément pas son égal parmi les serviteurs de Dieu en matière de spiritualité et de magnificence.

Paul avait des qualités personnelles qui permettaient à Dieu de l'utiliser. De toute évidence, sa pensée était conforme aux vérités bibliques, entièrement empreinte de la Parole de Dieu, qui constituait à l'époque ce qu'on appelle aujourd'hui l'Ancien Testament. Doté d'une grande intelligence, Paul était continuellement plongé dans les Écritures hébraïques, étant toujours instruit par la révélation divine antérieure sur Dieu et sa volonté.

Dans l'épître aux Romains, par exemple, Paul a parlé d'Abraham avec beaucoup de compétence. Il comprenait la relation qui existe entre la grâce et la Loi, ainsi qu'entre la chair et l'esprit. Pour enseigner ces vérités, il s'est inspiré des écrits de Moïse, d'Osée, d'Ésaïe, de David et d'autres. Parmi les livres de la Loi, il a démontré une connaissance profonde de Genèse, Exode, Lévitique et Deutéronome. Il a cité Jérémie et Malachie, et fait allusion à Daniel. Il a également cité Joël 2 et Nahum 1, et fait référence à 1 Samuel, 1 Rois et Ézéchiel 37. Ses pensées et ses

enseignements évoquaient continuellement l'Ancien Testament, peut-être plus particulièrement Ésaïe, dont il maîtrisait clairement les prophéties.

En citant Ésaïe 28.16, il a déclaré : «Voici, je mets en Sion une pierre d'achoppement et un rocher de scandale, et celui qui croit en lui ne sera point confus» (Ro 9.33; voir aussi 10.11). Quelques versets plus loin, il a cité ainsi Ésaïe 52.7 : «Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix, de ceux qui annoncent de bonnes nouvelles!» (10.15.) Au chapitre 11, il a posé, pour la forme, la question suivante au sujet de 1 Rois 19.10 : «Ne savez-vous pas ce que l'Écriture rapporte d'Élie [...]?» (v. 2.) Deux fois de plus, dans ce même chapitre, il a cité des passages non précisés des Écritures pour étayer ses dires, en utilisant la même formule pour introduire chaque citation : «Selon qu'il est écrit» (v. 8,26; voir aussi De 29.4; Ps 69.23,24; És 27.9; 59.20,21). Tout au long de l'épître, Paul a continué de faire appel à l'autorité scripturaire (voir 12.19; 14.11; 15.3).

Conjointement avec sa pensée biblique, Paul a gardé résolument les yeux fixés sur sa mission, dont il était déterminé à ne pas se laisser éloigner ou distraire. Battu, il a néanmoins continué à œuvrer; emprisonné, il a organisé une réunion d'évangélisation (Ac 16.22-25). S'il se faisait lapider et laisser pour mort en raison de sa prédication, Dieu le relevait, et il poursuivait son chemin (14.19,20). Lorsqu'un auditeur, s'étant assoupi, est tombé d'une fenêtre pendant que Paul prêchait tard en soirée, l'apôtre est descendu le ressusciter des morts pour ensuite continuer son message (20.9-12).

Paul a traversé la majeure partie de l'Empire romain de son époque, soit de Jérusalem à Rome et de Césarée à Philippes de Macédoine. L'apôtre a jeté des fondations, en annonçant inlassablement l'Évangile avec conviction pendant environ vingt ans. Pour reconforter et mettre en garde les anciens d'Éphèse venus à sa rencontre à Milet, Paul leur a dit : «seulement, de ville en ville, l'Esprit-Saint m'avertit que des liens et des tribulations m'attendent. Mais je ne fais pour moi-même aucun cas de ma vie, comme si elle m'était précieuse, pourvu que j'accomplisse ma course avec joie, et le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus, d'annoncer la bonne nouvelle de la grâce de Dieu» (Ac 20.23,24).

Dans sa lettre à l'Église de Corinthe, Paul a déclaré : «Si j'annonce l'Évangile, [...] la nécessité m'en est imposée, et malheur à moi si je n'annonce pas l'Évangile» (1 Co 9.16). Dans une lettre subséquente adressée à la même Église, il a écrit :

Je le suis plus encore : par les travaux, bien plus ; par les coups, bien plus ; par les emprisonnements, bien plus. Souvent en danger de mort, cinq fois j'ai reçu des Juifs quarante coups moins un, trois fois j'ai été battu de verges, une fois j'ai été

lapidé, trois fois j'ai fait naufrage, j'ai passé un jour et une nuit dans l'abîme. Fréquemment en voyage, j'ai été en péril sur les fleuves, en péril de la part des brigands, en péril de la part de ceux de ma nation, en péril de la part des païens, en péril dans les villes, en péril dans les déserts, en péril sur la mer, en péril parmi les faux frères. J'ai été dans le travail et dans la peine, exposé à de nombreuses veilles, à la faim et à la soif, à des jeûnes multipliés, au froid et à la nudité. Et, sans parler d'autres choses, je suis assiégé chaque jour par les soucis que me donnent toutes les Églises» (2 Co 11.23-28).

L'apôtre a vécu toutes ces choses, et beaucoup d'autres, avant d'écrire l'épître aux Romains. Il a ultérieurement exhorté de la sorte son jeune protégé, Timothée : «Mais toi, sois sobre en toutes choses, supporte les souffrances, fais l'œuvre d'un évangéliste, remplis bien ton ministère», pour ensuite ajouter à son propre sujet : «Car pour moi, je sers déjà de libation, et le moment de mon départ approche. J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi» (2 Ti 4.5-7).

Bien qu'il était fidèle à la vérité et à la mission, il était également consumé par l'amour de Dieu, qui imprégnait tout ce qu'il faisait, disait et écrivait. Il est impossible de comprendre le grand apôtre sans comprendre l'amour profond qu'il vouait à Dieu, aux frères en la foi et aux incroyants, surtout ses compatriotes juifs. Il aimait les Israélites d'un amour si constant et souhaitait si ardemment leur salut qu'il pouvait dire en toute sincérité : «Car je voudrais moi-même être anathème et séparé de Christ pour mes frères, mes parents selon la chair» (Ro 9.3).

L'amour de Paul pour ses frères et sœurs spirituels de l'Église transparaît dans toute l'épître aux Romains. Le chapitre 16 constitue presque une liste continue de salutations adressées à divers croyants que l'apôtre chérissait tout particulièrement, y compris ceux qui ont exercé un ministère envers lui et ceux auprès de qui il a œuvré.

C'est en s'inspirant de son vécu profond et de la révélation divine reçue qu'il a dit : «Or, [...] l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné» (Ro 5.5). Dans la même veine, il a déclaré plus loin : «Qui nous séparera de l'amour de Christ? Sera-ce la tribulation, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou le péril, ou l'épée? [...] Mais dans toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés» (Ro 8.35,37). Comme nous l'avons mentionné plus tôt, vers la fin de sa lettre, il a donné le conseil suivant à ses lecteurs : «Je vous exhorte, frères, par notre Seigneur Jésus-Christ et par

l'amour de l'Esprit, à combattre avec moi, en adressant à Dieu des prières en ma faveur» (15.30).

Comme cela devrait être le cas pour tout croyant, Paul était entièrement habité par l'amour de Christ (voir 2 Co 5.14). Plus il comprenait l'amour de Dieu et en faisait l'expérience, plus il aimait Dieu en retour.

Par-dessus tout, cependant, Paul a vécu et œuvré dans le but de glorifier Dieu. Au sujet du Seigneur, il a d'ailleurs écrit : «C'est de lui, par lui, et pour lui que sont toutes choses. À lui la gloire dans tous les siècles ! Amen !» (Ro 11.36 ; voir aussi 1 Co 10.31.) Il a aussi exhorté ses lecteurs à entretenir ce même désir et ce même objectif, «afin que tous ensemble, d'une seule bouche, vous glorifiez le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ» (15.6). À titre d'apôtre spécialement choisi pour œuvrer auprès des païens, son plus grand désir était de les voir «[glorifier] Dieu à cause de sa miséricorde» (15.9). En terminant, Paul a dédié l'épître «à Dieu, seul sage, par Jésus-Christ», à qui «soit la gloire aux siècles des siècles» (16.27).

Comme l'a souligné Donald Grey Barnhouse, «Paul n'aurait jamais pu oublier l'abîme duquel il avait été tiré» (*Man's Ruin: Romans 1:1-32* [Grand Rapids : Eerdmans, 1952], p. 8). Aussi a-t-il toujours conservé une perspective réaliste et humble de son œuvre et de lui-même.

Paul était si entièrement dévoué à Jésus-Christ qu'il a pu se permettre d'exhorter ses lecteurs avec assurance, mais également dans une parfaite humilité, en leur disant : «Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même de Christ» (1 Co 11.1 ; voir aussi 4.16) et : «Soyez tous mes imitateurs, frères» (Ph 3.17 ; voir aussi Ac 20.18-24 ; 2 Th 3.7-9).

Depuis l'époque de Paul, tout prédicateur qui proclame l'Évangile s'appuie sur l'enseignement de cet apôtre. Les treize livres du Nouveau Testament qu'il a écrits constituent le legs que ce grand homme nous a laissé par l'inspiration du Saint-Esprit.

La bonne nouvelle de Dieu – Première partie

1

Paul, serviteur de Jésus-Christ, appelé à être apôtre, mis à part pour annoncer l'Évangile de Dieu – (1.1)

Il suffit de parcourir n'importe quel journal ou magazine pour se rappeler que, dans notre monde, la plupart des nouvelles sont mauvaises et semblent aller en empirant. Or, ce qui est en train de se passer sur la scène nationale et mondiale n'est que l'amplification de ce qui se passe sur le plan individuel. À mesure que nos animosités, nos craintes et nos problèmes personnels croissent, ainsi en va-t-il de leurs contreparties dans la société en général.

Les êtres humains sont captifs d'un pouvoir terrifiant qui les empoigne au cœur même de leur personne. S'ils ne maîtrisent pas ce pouvoir, celui-ci les poussera à se détruire eux-mêmes d'une manière ou d'une autre. Ce pouvoir, c'est le péché, qui n'est jamais de bon augure.

Le péché, en effet, ne laisse jamais rien présager de bon. Parmi ses conséquences on trouve inévitablement quatre sous-produits qui sont garants de misère et de chagrin pour un monde qui en est captif. Premièrement, le péché a pour racine l'égoïsme. L'élément fondamental de la nature humaine déchue, c'est l'exaltation de soi, de l'ego. La chute de Satan s'est produite lorsqu'il a placé sa propre volonté au-dessus de celle de Dieu, en déclarant à cinq reprises qu'il allait faire lui-même quelque chose : « Je monterai [...], j'élèverai [...], je m'assiérai [...], je monterai [...], je serai »

(És 14.13,14). L'homme a lui aussi connu la chute de cette manière, lorsque Adam et Ève ont placé leur propre compréhension du bien et du mal au-dessus de l'instruction claire que Dieu leur avait donnée (Ge 2.16,17 ; 3.1-7).

De par sa nature, l'homme est centré sur lui-même et enclin à faire sa propre volonté. Il pousse son égoïsme aussi loin que les circonstances et la tolérance de la société le lui permettent. Lorsque sa volonté est débridée, l'être humain consume tout et tous ceux qui l'entourent par le désir insatiable de se faire plaisir. Lorsque des amis, des collègues, sa femme, ou son mari, cessent de lui donner ce qu'il veut, il les délaisse comme s'il s'agissait de vieilles chaussettes. Or, une grande partie de la société occidentale moderne est si imbue du bien-fondé de l'estime de soi et de la volonté propre qu'elle en est venue à considérer pratiquement tout désir comme un droit.

Aujourd'hui, beaucoup de gens n'ont pour but ultime dans la vie que le perpétuel contentement de soi. Ils évaluent toute chose, toute idée, toute circonstance et toute personne en fonction de ce qu'elle peut contribuer à leurs propres visées et bien-être. La soif de richesse, de possessions, de célébrité, de domination, de popularité et de satisfaction physique pousse les gens à corrompre tout ce qu'ils possèdent et tous ceux qu'ils connaissent. Leur emploi ne devient plus qu'un mal nécessaire leur permettant de financer leurs caprices. Comme on le remarque souvent, il y a toujours le danger d'aimer les choses et d'utiliser les gens plutôt que d'aimer les gens et d'utiliser les choses. Or, lorsqu'on succombe à cette tentation, il devient impossible d'entretenir des relations personnelles stables et loyales. La personne qui n'en fait qu'à sa tête et qui ne recherche que la satisfaction personnelle devient de moins en moins capable d'aimer, car à mesure que croît son désir de posséder, son désir de donner diminue. Et, en abandonnant l'altruisme au profit de l'égoïsme, elle abandonne la source de la joie véritable.

L'avidité amène progressivement une personne à se couper de tout le monde, y compris des gens qui lui sont les plus proches et les plus chers. Au bout du compte, elle se retrouve seule et désespérée. Tout ce qu'elle désire ne tarde pas à tomber sous la loi des rendements décroissants, et plus elle possède moins elle est satisfaite.

Deuxièmement, le péché engendre la culpabilité, qui ne laisse rien présager de bon non plus. Peu importe avec quelle conviction on pourra tenter de justifier son égoïsme, le fait qu'on abuse des choses et des gens engendre forcément chez soi de la culpabilité.

À l'instar de la douleur physique, la culpabilité constitue un avertissement par lequel Dieu nous signale que quelque chose ne va pas et doit être redressé. Lorsqu'on fait fi de la culpabilité, ou qu'on la réprime, elle continue de croître et de s'intensifier, et s'accompagne d'anxiété, de

crainte, d'insomnie, et d'innombrables autres afflictions spirituelles et physiques. Beaucoup de gens tentent de surmonter ces afflictions en les masquant par les possessions, l'argent, l'alcool, les drogues, le sexe, les voyages et la psychanalyse. Ils cherchent à soulager leur conscience en blâmant la société, leurs parents, une enfance difficile, leur milieu de vie, des codes moraux restrictifs, et même Dieu. Mais blâmer les gens et les choses est irresponsable, et ne peut qu'aggraver la culpabilité et qu'accroître les afflictions dont elle s'accompagne.

Troisièmement, le péché prive la vie de son sens, ce qui, encore une fois, ne laisse présager rien de bon et qui est endémique à notre époque. Captive de son propre égoïsme, la personne qui ne se refuse rien n'a aucun but dans la vie. Pour elle, la vie ne devient plus qu'un cycle sans fin de tentatives pour combler un vide impossible à combler. Il en résulte futilité et désespoir. À des questions comme «Pourquoi suis-je ici-bas ? Quel est le sens de la vie ? Qu'est-ce que la vérité ?», elle ne trouve aucune réponse dans le monde, rien d'autre que les mensonges de Satan, qui est le père du mensonge et le prince du siècle présent (voir Jn 8.44 ; 2 Co 4.4). Elle ne peut qu'être d'accord avec les paroles d'un des poèmes d'Edna St. Vincent Millay, qui a écrit : «La vie doit continuer ; j'oublie pourquoi exactement.» Ou encore, elle peut déclarer de manière nihiliste, comme le personnage principal d'un des romans de Jean-Paul Sartre : «J'ai décidé de me tuer, pour éliminer au moins une vie superflue.»

Il y a un quatrième élément dans la chaîne des mauvaises nouvelles du péché : le désespoir, dont s'accompagne la vie privée de sens. La personne qui se consume d'égoïsme perd tout espoir, tant pour cette vie que pour celle à venir. Bien qu'elle puisse le nier, elle discerne que même la mort ne marque pas la fin, et que, pour le pécheur désespéré, la mort devient ainsi l'ultime mauvaise nouvelle.

Des millions de bébés naissent chaque année dans un monde où abondent les mauvaises nouvelles. Et, à cause de l'égoïsme sans bornes qui a pénétré toute la société moderne, on refuse catégoriquement à des millions d'autres bébés de venir au monde. À elle seule, cette tragédie a incommensurablement aggravé les mauvaises nouvelles du monde moderne.

Les semblants de bonnes nouvelles ne constituent bien souvent que de brefs répit dans les mauvaises, et parfois même celles qui semblent bonnes ne font que masquer le mal. Quelqu'un a déjà fait remarquer avec cynisme que les traités de paix ne font qu'accorder le temps à tout le monde de recharger !

Mais la lettre de Paul aux Romains sert essentiellement à annoncer qu'il existe une Bonne Nouvelle qui est véritablement bonne. En fait,

l'apôtre y précise qu'il est « ministre de Jésus-Christ parmi les païens, [*et qu'il s'acquitte*] du divin service de l'Évangile de Dieu » (Ro 15.16). Il leur communique la bonne nouvelle qu'en Christ les péchés peuvent être pardonnés, l'égoïsme peut être vaincu, la culpabilité peut disparaître, l'anxiété peut être allégée, et la vie peut effectivement être empreinte d'espérance et de gloire éternelle.

Dans son épître aux Romains, Paul parle de cette Bonne Nouvelle de plusieurs façons, chacune mettant l'accent sur une facette exceptionnellement belle d'un même joyau spirituel. Il l'appelle la bonne nouvelle bénie, la bonne nouvelle du salut, de Jésus-Christ, du Fils de Dieu et de la grâce de Dieu. L'épître commence (1.1) et se termine (16.25,26) par la Bonne Nouvelle.

Les sept premiers versets de l'épître aux Romains reflètent tout le contenu des seize chapitres. L'apôtre semble tant se réjouir de son message porteur d'une bonne nouvelle qu'il lui tarde de présenter à ses lecteurs l'essentiel de ce qu'il a à leur dire. Il entre donc d'emblée dans le vif du sujet.

Dans Romains 1.1-7, Paul dévoile sept aspects de la bonne nouvelle de Jésus-Christ. D'abord, il se présente comme le prédicateur de la Bonne Nouvelle (v. 1), sujet que nous aborderons dans le présent chapitre. Il parle ensuite de la promesse (v. 2), de la personne (v. 3,4), du don (v. 5a), de la proclamation (v. 5b), du but (v. 5c) et des privilèges associés à la Bonne Nouvelle (v. 6,7).

LE PRÉDICATEUR DE LA BONNE NOUVELLE

Paul, serviteur de Jésus-Christ, appelé à être apôtre, mis à part pour annoncer l'Évangile de Dieu – (1.1)

Dieu a appelé un homme unique à être le principal porte-parole de sa glorieuse Bonne Nouvelle. **Paul** est le messager principal de Dieu, pour ainsi dire, dans l'annonce de l'Évangile. Cet homme singulièrement doué a reçu de Dieu « l'intelligence [...] du mystère de Christ » (Ép 3.4), « le mystère caché de tout temps et dans tous les âges, mais révélé maintenant à ses saints » (Col 1.26). Ce Juif remarquable, d'éducation grecque et de citoyenneté romaine, doté d'incroyables aptitudes au leadership, très motivé et articulé, c'est Dieu qui l'a appelé tout spécialement et directement, qui l'a converti et qui lui a accordé des dons.

Paul a sillonné la majeure partie de l'Empire romain à titre d'ambassadeur de Dieu et de porteur de la bonne nouvelle de Christ. Il a accompli beaucoup de guérisons miraculeuses, sans pourtant être lui-même délivré de l'écharde dans sa chair. Il a ressuscité Eutychus des morts, mais

a lui-même été laissé pour mort au moins une fois. Il a prêché la liberté en Christ, mais a été emprisonné par des hommes pendant plusieurs années de son ministère.

Dans le premier verset, Paul révèle trois choses importantes à son propre sujet concernant son ministère : sa position de serviteur de Christ, son autorité d'apôtre de Christ et son pouvoir de personne mise à part pour annoncer l'Évangile de Christ.

SA POSITION DE SERVITEUR DE CHRIST

serviteur de Jésus-Christ, (1.1a)

Le terme *doulos* (serviteur) évoque l'idée fondamentale de servilité et possède un vaste éventail de connotations. On l'employait parfois pour désigner une personne qui servait les autres de son plein gré, mais le plus souvent pour désigner ceux qui étaient esclaves malgré eux et en permanence, et que, dans bien des cas, seule la mort pouvait affranchir.

Son équivalent hébreu (*'ebed*) apparaît des centaines de fois dans l'Ancien Testament et évoque le même éventail de connotations. La loi mosaïque permettait d'ailleurs à un serviteur lié par contrat de se faire délibérément l'esclave du maître qu'il aime et qu'il respecte : « Si l'esclave dit : J'aime mon maître, ma femme et mes enfants, je ne veux pas sortir libre, alors son maître le conduira devant Dieu, et le fera approcher de la porte ou du poteau, et son maître lui percera l'oreille avec un poinçon, et l'esclave sera pour toujours à son service » (Ex 21.5,6).

Cette pratique reflète l'essentiel de l'emploi que Paul fait du terme *doulos* dans Romains 1.1. Par amour, l'apôtre s'est donné corps et âme au divin Maître, qui l'a sauvé du péché et de la mort.

À l'époque néotestamentaire, l'Empire romain compte des millions d'esclaves, dont la grande majorité ont été faits esclaves par la contrainte et par la loi. Certains des esclaves les plus instruits et les plus compétents occupent une position d'importance dans une maison ou un commerce, et sont traités avec beaucoup de respect. Mais la plupart des esclaves sont traités comme n'importe quel autre bien personnel appartenant à quelqu'un et ne sont guère mieux considérés que des bêtes de somme. La loi ne leur reconnaît presque aucun droit, et ils risquent même de se faire tuer impunément par leur maître.

Certains commentateurs bibliques avancent qu'en raison de la grande différence qui existait entre l'esclavage juif tel que pratiqué à l'époque de l'Ancien Testament et l'esclavage tel que pratiqué dans la Rome du 1^{er} siècle, Paul n'a en tête que le concept juif de l'esclavage lorsqu'il parle de sa relation

avec Christ. Plusieurs des grands personnages de l'Ancien Testament sont présentés comme des serviteurs. En effet, Dieu a parlé d'Abraham comme de son serviteur (Ge 26.24 ; No 12.7). Josué y est appelé « serviteur de l'Éternel » (Jos 24.29), de même que David (2 S 7.5) et Ésaïe (És 20.3). Même le Messie s'est fait appeler serviteur de Dieu (És 53.11). Dans chacun de ces cas, et dans bien d'autres cas de l'Ancien Testament, le terme « serviteur » véhicule la notion de noblesse et d'honneur jointe à celle d'humilité. Mais comme nous l'avons déjà mentionné, le terme hébreu (*'ebed*), ici traduit par « serviteur », s'emploie également pour désigner un esclave.

À la lumière de l'humilité véritable de Paul et du fait qu'il se considère comme le premier des pécheurs (1 Ti 1.15), il est certain qu'il ne s'est pas arrogé le titre noble et révérend de serviteur du Seigneur tel qu'utilisé dans les citations précédentes. Il se considère comme le **serviteur** de Christ dans le sens le plus modeste qui soit.

Bien entendu, il y a une dignité et un honneur associés à tous les vrais serviteurs de Dieu, même ceux qui semblent être les plus insignifiants, et Paul est tout à fait conscient de la dignité non méritée mais bien réelle que Dieu a accordée à ceux qui lui appartiennent. Cependant, il est aussi toujours conscient que la dignité et l'honneur que Dieu donne à ses enfants leur sont accordés par pure grâce, qu'en *eux-mêmes* les chrétiens restent pécheurs, dépravés et indignes. Il a d'ailleurs écrit à l'Église de Corinthe : « Qu'est-ce donc qu'Apollon, et qu'est-ce que Paul ? Des serviteurs, par le moyen desquels vous avez cru, selon que le Seigneur l'a donné à chacun » (1 Co 3.5). Dans ce verset, Paul emploie le terme *diakonos* pour décrire sa position de serviteur, un terme communément utilisé pour désigner ceux qui servent aux tables. Mais comme pour son utilisation du terme *doulos*, il insiste ici sur l'asservissement et l'insignifiance, et non sur l'honneur. Plus loin dans la même lettre, il a demandé à ses lecteurs de le regarder comme un serviteur de Christ (1 Co 4.1). Le terme employé dans ce cas-là est *hupêretês* (« serviteurs »), qui signifie littéralement « sous-rameurs », soit les rameurs du niveau le plus inférieur d'une grande galère romaine. À l'époque, il s'agit peut-être du travail le plus difficile, le plus dangereux et le plus avilissant qu'un esclave puisse faire. Ces esclaves sont considérés comme les derniers des derniers.

Comme il a été appelé et nommé par Christ lui-même, Paul ne dépréciera jamais sa position d'apôtre ni même d'enfant de Dieu. Il enseigne clairement que les dirigeants pieux de l'Église, surtout ceux qui travaillent à la prédication et à l'enseignement, sont « dignes d'un double honneur » de la part de leurs frères dans la foi (1 Ti 5.17). Mais il insiste continuellement sur le fait que de telles positions d'honneur sont une grâce de Dieu.

SON AUTORITÉ D'APÔTRE DE CHRIST

appelé à être apôtre, (1b)

Ensuite, Paul établit l'autorité de son ministère, en se fondant sur le fait qu'il a été **appelé à être apôtre**. Peut-être l'expression serait-elle mieux rendue par «un apôtre appelé», expression qui indiquerait plus clairement que sa position d'**apôtre** ne relève pas de sa propre volonté. Il ne s'est pas porté volontaire à ce poste, pas plus que ses frères dans la foi ne l'y ont élu. C'est le Seigneur Jésus-Christ lui-même qui l'y a **appelé**.

Tandis que Paul, qui portait alors le nom de Saul, était encore aveugle à la suite de sa rencontre miraculeuse avec Jésus sur le chemin de Damas, le Seigneur a dit à Ananias au sujet de Paul : «Va, car cet homme est un instrument que j'ai choisi, pour porter mon nom devant les nations, devant les rois, et devant les fils d'Israël» (Ac 9.15). Voici comment Ananias a répété le message à Paul : «Le Dieu de nos pères t'a destiné à connaître sa volonté, à voir le Juste, et à entendre les paroles de sa bouche ; car tu lui serviras de témoin, auprès de tous les hommes, des choses que tu as vues et entendues» (Ac 22.14,15). Ultérieurement, Paul a révélé que Christ lui avait aussi communiqué directement le même message, par ces paroles :

Mais lève-toi, et tiens-toi sur tes pieds ; car je te suis apparu pour t'établir ministre et témoin des choses que tu as vues et de celles pour lesquelles je t'apparaîtrai. Je t'ai choisi du milieu de ce peuple et du milieu des païens, vers qui je t'envoie, afin que tu leur ouvres les yeux, pour qu'ils passent des ténèbres à la lumière et de la puissance de Satan à Dieu, pour qu'ils reçoivent, par la foi en moi, le pardon des péchés et l'héritage avec les sanctifiés (Ac 26.16-18).

Paul a dit aux croyants de Corinthe : «Si j'annonce l'Évangile, [...] la nécessité m'en est imposée, et malheur à moi si je n'annonce pas l'Évangile» (1 Co 9.16). Dieu lui a confié une tâche dont il n'avait jamais rêvé et qu'il ne lui avait jamais demandée, et il sait qu'il aura de graves ennuis s'il n'obéit pas à son mandat divin.

Paul est «apôtre, non de la part des hommes, ni par un homme, mais par Jésus-Christ et Dieu le Père, qui l'a ressuscité des morts» (Ga 1.1). Plus loin dans l'épître aux Galates, il a ajouté : «Et maintenant, est-ce la faveur des hommes que je désire, ou celle de Dieu ? Est-ce que je cherche à plaire aux hommes ? Si je plaisais encore aux hommes, je ne serais pas serviteur de Christ» (v. 10).

Le mot **apôtre** rend le terme *apostolos*, qui signifie fondamentalement « une personne qu'on envoie ». Il désigne quelqu'un qu'on a officiellement affecté à un poste ou à une tâche, comme un envoyé ou un ambassadeur. Avant, on qualifiait parfois les cargos d'apostoliques, parce qu'on les faisait prendre la mer avec une cargaison spécifique pour une destination spécifique.

Le terme **apôtre** apparaît quelque 79 fois dans le Nouveau Testament et est employé à plusieurs reprises dans un sens général et non technique (voir Ro 16.7; Ac 14.14). Dans son sens le plus large, le terme « apôtre » peut désigner tous les croyants, car chaque croyant est envoyé dans le monde comme témoin de Christ. Mais le terme s'employait d'abord en guise de titre précis et unique pour désigner les treize hommes (soit les Douze, incluant Matthias, qui a remplacé Judas, et Paul) que Christ a personnellement choisis et envoyés afin de proclamer l'Évangile et de diriger l'Église primitive avec autorité.

Les treize apôtres ont non seulement tous été appelés directement par Jésus, mais encore ont tous été témoins de sa résurrection, Paul l'ayant rencontré sur le chemin de Damas après l'Ascension. Ces treize apôtres ont reçu directement la révélation de la Parole de Dieu afin de proclamer la Bonne Nouvelle avec autorité, ainsi que le don d'opérer des guérisons et le pouvoir de chasser les démons (Mt 10.1). Par ces signes, l'autorité de leur enseignement s'est confirmée (voir 2 Co 12.12). Leurs enseignements sont devenus le fondement de l'Église (Ép 2.20), et leur autorité s'est étendue au-delà des assemblées locales à tous les croyants du monde.

Bien que les apôtres aient été « les envoyés » d'une manière bien particulière, toute personne qui parle au nom de Dieu doit être appelée et envoyée par lui. Il y a beaucoup de gens qui prêchent, enseignent et prétendent prophétiser au nom de Christ mais que ce dernier n'a pourtant jamais envoyés. De toute évidence, ils n'ont pas l'onction de Dieu, parce que leurs enseignements et leur mode de vie ne sont pas conformes à la Parole de Dieu.

Les faux prophètes ont toujours opprimé le peuple de Dieu. Ils ont corrompu l'Israël de l'Antiquité, ils ont continué de corrompre l'Église tout au long des siècles, et ils continuent aujourd'hui de la corrompre. Par l'intermédiaire de Jérémie, le Seigneur a d'ailleurs déclaré au sujet de ces imposteurs : « Je n'ai point envoyé ces prophètes, et ils ont couru ; je ne leur ai point parlé, et ils ont prophétisé » (Jé 23.21).

Dans le cas de certains dirigeants religieux, non seulement rien n'indique qu'ils aient été appelés par Dieu à prêcher et à enseigner en son nom, mais encore rien n'indique qu'ils aient même été sauvés. Dans son livre

intitulé *The Reformed Pastor*, Richard Baxter, pasteur puritain du XVII^e siècle, s'emploie sur une centaine de pages à exhorter les prédicateurs de l'Évangile à s'assurer en tout premier lieu qu'ils sont bel et bien rachetés et en second lieu qu'ils ont été appelés par Dieu à exercer son ministère.

SON POUVOIR DE PERSONNE MISE À PART POUR ANNONCER L'ÉVANGILE DE CHRIST

mis à part pour annoncer l'Évangile de Dieu – (1c)

Étant donné que Paul a été appelé et envoyé par Dieu à titre d'apôtre, toute sa vie a été **[mise] à part** pour servir le Seigneur. Même la personne que Dieu appelle à un certain type de service ou en un certain lieu de service ne saurait être efficace si elle n'est pas également mise à part pour Dieu afin d'**annoncer l'Évangile de Dieu**.

Tout au long de l'Ancien Testament, Dieu a veillé à mettre à part le peuple qu'il s'est élu, comme en témoignent les paroles qu'il a adressées à toute la nation : « Vous serez saints pour moi, car je suis saint, moi, l'Éternel ; je vous ai séparés des peuples, afin que vous soyez à moi » (Lé 20.26). De même, juste avant de délivrer son peuple de l'armée de Pharaon, le Seigneur lui a donné ce commandement : « Tu consacreras à l'Éternel tout premier-né, même tout premier-né des animaux que tu auras : les mâles appartiennent à l'Éternel » (Ex 13.12). Dieu a aussi exigé qu'il lui consacre les prémices de ses récoltes (No 15.20). Par ailleurs, les Lévites ont été mis à part en tant que tribu sacerdotale (No 8.11-14).

Dans la *Septante* (traduction grecque de l'Ancien Testament), les mots qui ont été traduits par « consacreras », « présenterez » et « tourner devant » dans les passages d'Exode, de Nombres et de Lévitique que nous venons de citer sont tous des formes du terme *aphorizô*, que Paul utilise ici pour dire qu'il a été **mis à part**. Ce terme s'employait donc au sens de mettre à part les premiers-nés pour Dieu, d'offrir à Dieu les premiers fruits, de consacrer les Lévites à Dieu et de séparer Israël des autres peuples, en faveur de Dieu. Ainsi, le peuple élu de Dieu ne devait pas se mêler aux nations païennes, ni le sacré au profane et au commun.

Il se peut que le terme araméen traduit par « pharisien » soit de la même origine que le terme *aphorizô* et qu'il véhicule la même idée de séparation. Rappelons cependant que les pharisiens n'ont pas été mis à part par Dieu ni selon les normes de Dieu, mais s'étaient en fait mis eux-mêmes à part selon les normes de leurs propres traditions (voir Mt 23.1,2).

Bien que Paul ait lui-même compté parmi les pharisiens les plus fervents qui se sont élus eux-mêmes, il a ensuite été mis à part divinement, et non humainement. Dieu lui a révélé que, par sa grâce, il l'a mis à part

dès le sein de sa mère (Ga 1.15). Lorsque l'Église d'Antioche les a mis à part, Barnabas et lui, et les a chargés d'aller en mission, elle a agi sous la direction même du Saint-Esprit (Ac 13.2).

Le fait que Paul comprenne clairement qu'il a été mis à part transparait dans ses lettres à Timothée, véritable serviteur de Dieu, dont Paul a personnellement assuré la formation de disciple et à qui il a confié la relève pastorale de l'Église d'Éphèse. Mais à un certain moment de son ministère, il se peut que Timothée ait failli être inefficace, peut-être par peur de l'opposition ou dans un moment de faiblesse. Voilà pourquoi Paul a exhorté son ami bien-aimé en lui disant : « C'est pourquoi je t'exhorte à ranimer la flamme du don de Dieu que tu as reçu par l'imposition de mes mains. Car ce n'est pas un esprit de timidité que Dieu nous a donné ; au contraire, son Esprit nous remplit de force, d'amour et de sagesse » (2 Ti 1.6,7). Il se peut également qu'il ait été tenté d'avoir honte de l'Évangile et de Paul, comme les paroles que l'apôtre lui a adressées le laissent entendre : « Efforce-toi de te présenter devant Dieu comme un homme éprouvé, un ouvrier qui n'a point à rougir, qui dispense droitement la parole de la vérité » (2 Ti 2.15).

C'est peut-être parce que Timothée s'était laissé distraire de son œuvre, qui consistait principalement à prêcher et à enseigner la Parole, et qu'il avait perdu du temps à discourir avec des incroyants ou des croyants immatures, que Paul l'a de nouveau exhorté : « Évite les discours vains et profanes ; car ceux qui les tiennent avanceront toujours plus dans l'impiété » (2.16). Il est même possible que Timothée ait couru le danger de s'abandonner à une forme de conduite immorale, amenant Paul à le mettre en garde : « Fuis les passions de la jeunesse, et recherche la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur » (2.22).

En dépit du noble appel et de la formation remarquable que Timothée avait reçus, Paul craignait que son jeune disciple puisse retourner aux anciennes voies du monde. Comme c'est le cas de beaucoup de chrétiens, Timothée a découvert que la vie peut sembler plus facile et moins problématique lorsqu'on fait des compromis. C'est pourquoi Paul se devait de lui rappeler que Dieu l'avait mis à part pour accomplir l'œuvre divine, et rien d'autre pour personne d'autre.

Le terme *euangelion* (**Évangile**) est employé quelque 60 fois dans l'épître à l'étude. Ce terme, William Tyndale le définit d'ailleurs comme « de bonnes nouvelles » (*Doctrinal Treatises and Introductions to Different Portions of the Holy Scriptures by William Tyndale*, Henry Walter, éd. [Cambridge : University Press, 1848], p. 484). Il s'agit en fait de la bonne nouvelle que Dieu nous affranchira de notre égoïsme impie, nous

délivrera du fardeau de notre culpabilité, donnera un sens à notre vie et la rendra abondante.

Le plus important à savoir de l'Évangile, c'est qu'il est **de Dieu**. Paul explique ce fait dans la toute première phrase de son épître, afin que ses lecteurs ne soient pas dans la confusion quant à la Bonne Nouvelle particulière dont il leur parle. Précisons que *euangelion* est un terme qu'on employait couramment à l'époque de Paul dans le culte de l'empereur. Plusieurs césars se sont proclamés dieux et exigeaient de tous les citoyens de l'Empire, libres ou esclaves, riches ou pauvres, célèbres ou inconnus, qu'ils les adorent. On proclamait alors aux citoyens les événements favorables de la vie de l'empereur comme de «bonnes nouvelles». Le héraut du village avait pour coutume de crier sur la place publique : «Bonne nouvelle! L'épouse de l'empereur a donné naissance à un fils» ou : «Bonne nouvelle! L'héritier de l'empereur a atteint sa majorité», ou encore : «Bonne nouvelle! Le nouvel empereur est monté sur le trône.»

Surtout parce qu'il écrit ici aux croyants de la capitale de l'Empire romain, Paul veut s'assurer que ses lecteurs comprennent que la Bonne Nouvelle qu'il proclame est d'un tout autre ordre que les proclamations insignifiantes et vaines qui concernent les empereurs. Le fait qu'elle provient **de Dieu** signifie que Dieu en est la source, qu'il ne s'agit pas de la bonne nouvelle de l'homme, mais de la bonne nouvelle de Dieu pour l'homme.

On ne peut s'empêcher de se demander pourquoi Dieu descendrait à apporter une bonne nouvelle au monde qui le rejette et le méprise. Personne ne mérite de l'entendre, et encore moins d'être sauvé par elle.

Le remarquable prédicateur expositif Donald Grey Barnhouse a raconté la légende fascinante d'un jeune Français que sa mère aimait tendrement, mais qui est tombé dans l'immoralité au début de sa vie d'adulte. Il s'est profondément épris d'une femme sans scrupules qui s'est arrangée pour obtenir de lui la plus complète dévotion. Lorsque la mère du jeune homme a tenté d'éloigner son fils de cette femme méchante et dépravée, celle-ci est devenue enragée. Elle s'est répandue en injures contre le jeune homme, l'accusant de ne pas l'aimer véritablement et insistant pour qu'il lui prouve son amour en se débarrassant de sa mère. Le jeune homme lui a résisté jusqu'à une certaine nuit où, complètement ivre, il s'est laissé convaincre de mettre en œuvre leur plan odieux. L'homme se serait précipité vers la maison de sa mère, située non loin de là, aurait tué sa mère brutalement et lui aurait même arraché le cœur pour le porter à son horrible compagne, afin de lui prouver sa propre méchanceté. Mais dans sa frénésie démentielle, il aurait trébuché et serait tombé, et le cœur saignant se serait alors écrié : «Mon fils, t'es-tu fait mal?» À ce sujet, voici ce que

Barnhouse a fait remarquer : « C'est ainsi que Dieu aime » (*Man's Ruin: Romans 1:1-32* [Grand Rapids : Eerdmans, 1952], p. 21-22).

Paul est lui-même la preuve vivante du grand amour et de la grande compassion de Dieu. Bien qu'il se soit opposé à Christ et qu'il ait persécuté l'Église, Dieu a fait de lui le principal porte-parole de l'Église. Il ne peut donc imaginer plus grand rôle que celui d'être mis à part pour proclamer l'Évangile de Dieu, la bonne nouvelle du salut en Christ. C'est peut-être d'ailleurs une des raisons qui expliquent qu'il soit si efficace. En effet, qui sait mieux que Paul à quel point la Bonne Nouvelle est véritablement bonne ?

La bonne nouvelle de Dieu – Deuxième partie

2

Évangile qui avait été promis auparavant de la part de Dieu par ses prophètes dans les saintes Écritures; il concerne son Fils, né de la postérité de David, selon la chair, déclaré Fils de Dieu avec puissance, selon l'Esprit de sainteté, par sa résurrection d'entre les morts, Jésus-Christ notre Seigneur; (1.2-4)

Après s'être présenté comme le prédicateur de la bonne nouvelle de Dieu (v. 1), Paul annonce maintenant la promesse (v. 2) et la personne (v. 3,4) associées à la Bonne Nouvelle.

LA PROMESSE ASSOCIÉE À LA BONNE NOUVELLE

Évangile qui avait été promis auparavant de la part de Dieu par ses prophètes dans les saintes Écritures; (1.2)

L'Évangile, qui nous vient de Dieu, n'est pas une réflexion divine après coup, pas plus qu'il n'a été enseigné pour la première fois dans le Nouveau Testament. Il ne révèle pas un changement tardif dans le plan de

Dieu ni une révision de sa stratégie. Il a été **promis auparavant de la part de Dieu par ses prophètes dans les saintes Écritures**, c'est-à-dire dans ce qu'on appelle maintenant l'Ancien Testament.

C'est peut-être particulièrement à l'intention des Juifs qui le critiquent que Paul insiste dès le tout début de son épître sur le fait que la Bonne Nouvelle ne vient pas de lui, ni même du ministère terrestre de Jésus. On l'a souvent accusé de prêcher et d'enseigner contre Moïse, et de proclamer un message révolutionnaire jamais entendu dans l'ancien judaïsme (voir Ac 21.20s). Mais il précise clairement ici que la Bonne Nouvelle qu'il enseigne est en fait l'ancienne nouvelle des **Écritures** hébraïques maintenant accomplie et achevée en Jésus-Christ.

Par l'emploi du mot **prophètes**, Paul désigne les auteurs de l'Ancien Testament en général, qui ont tous été les porte-parole de Dieu, titre qui constitue le sens premier du mot **prophètes**. Moïse, par exemple, est le grand donateur de la Loi, mais il se considérait pourtant aussi comme un prophète (De 18.15). Si Paul fait allusion ici aux **saintes Écritures**, c'est probablement pour établir le contraste qui existe entre l'Ancien Testament, divinement inspiré, et les nombreux écrits rabbiniques qu'on étudie et qu'on suit à son époque avec plus de zèle que les Écritures. Autrement dit, bien que les écrits rabbiniques ne disent pas grand-chose, sinon rien, au sujet de l'Évangile de Dieu, **les saintes Écritures** ont beaucoup à en dire. Elles ne viennent pas de l'homme et ne révèlent pas la pensée de l'homme, mais constituent la Parole que le Dieu vivant a révélée divinement.

La plupart des Juifs d'alors sont si habitués à s'appuyer sur la tradition rabbinique en tant que guide en matière de religion qu'ils considèrent **les saintes Écritures** davantage comme une relique sacrée que comme la source de la vérité. Même à l'issue de ses trois années d'enseignement intense, Jésus a dû réprimander certains de ses disciples, parce qu'ils n'avaient ni saisi ni cru ce que les **Écritures** enseignent à son sujet. Ainsi, avant de révéler son identité aux deux disciples sur le chemin d'Emmaüs, il leur a dit : « Ô hommes sans intelligence, et dont le cœur est lent à croire tout ce qu'ont dit les prophètes ! » (Lu 24.25.) Puis, en leur enseignant ce qu'ils devaient savoir de sa mort et de sa résurrection, il leur a expliqué les Écritures (v. 27, voir aussi v. 32).

C'est un judaïsme traditionnel et erroné qui était révolutionnaire, qui venait des hommes, qui était centré sur l'homme et qui n'était *pas* fondé sur **les saintes Écritures**. Or, ce sont les adeptes de cette perversion du judaïsme centrée sur l'homme qui s'opposaient à Jésus avec la plus grande véhémence. Jésus a dénoncé la dévotion religieuse des scribes et des pharisiens en la qualifiant d'hypocrisie plutôt que de piété, de fausse tradition des hommes plutôt que de vérité révélée par Dieu.

Les expressions «Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens» et «Vous avez appris qu'il a été dit», que Jésus a souvent employées dans le sermon sur la montagne (Mt 5.21,27,33,38,43), ne font pas allusion à l'Ancien Testament, mais aux traditions rabbiniques qui contredisent et infirment l'Ancien Testament (Mt 15.6).

On estime que l'Ancien Testament renferme au moins 332 prophéties sur Christ, dont la plupart se sont accomplies lors de sa première venue. L'Ancien Testament est rempli de vérités qui prédisent l'avènement du Nouveau Testament et qui en posent les jalons.

Jésus n'a rien enseigné qui soit sans rapport avec l'Ancien Testament ou qui y soit contraire, comme il l'a précisé : «Ne croyez pas que je sois venu pour abolir la loi ou les prophètes ; je suis venu non pour abolir, mais pour accomplir. Car, je vous le dis en vérité, tant que le ciel et la terre ne passeront point, il ne disparaîtra pas de la loi un seul iota ou un seul trait de lettre, jusqu'à ce que tout soit arrivé» (Mt 5.17,18).

Tout au long de l'histoire de l'Église, les Juifs ont résisté à l'Évangile en indiquant que le fait pour eux de l'embrasser reviendrait à nier leur héritage. Or, du point de vue humain, ils ont raison, étant donné que bien longtemps avant l'époque de Jésus le judaïsme populaire reposait déjà davantage sur la tradition humaine que sur la révélation divine. Devenir chrétien exige certainement le renoncement à un héritage de ce genre. Mais le fait pour un Juif d'embrasser l'Évangile revient à hériter véritablement de ce que son héritage scripturaire lui a toujours promis. En effet, le plus grand héritage des Juifs, c'est la promesse du Messie de Dieu, et Jésus *est* le Messie en question, soit l'accomplissement même de cette promesse. Tout prophète juif a prophétisé, directement ou indirectement, au sujet de l'ultime Prophète, Jésus-Christ. Tout agneau sacrifié par un Juif parlait de l'ultime Agneau éternel de Dieu, qui allait être sacrifié pour ôter les péchés du monde.

S'attaquant à cette même question, l'auteur de l'épître aux Hébreux entamera sa lettre en déclarant : «Après avoir autrefois, à plusieurs reprises et de plusieurs manières, parlé à nos pères par les prophètes, Dieu, dans ses derniers temps, nous a parlé par le Fils» (Hé 1.1,2a). Dans sa première épître, Pierre insistera également sur cette vérité :

Les prophètes, qui ont prophétisé touchant la grâce qui vous était réservée, ont fait de ce salut l'objet de leurs recherches et de leurs investigations ; ils voulaient sonder l'époque et les circonstances marquées par l'Esprit de Christ qui était en eux, et qui attestait d'avance les souffrances de Christ et la gloire dont elles seraient suivies. Il leur fut révélé que ce n'était pas pour

eux-mêmes, mais pour vous, qu'ils étaient les dispensateurs de ces choses, que vous ont annoncées maintenant ceux qui vous ont prêché l'Évangile par le Saint-Esprit envoyé du ciel, et dans lesquelles les anges désirent plonger leurs regards (1 Pi 1.10-12).

Les prophètes ont parlé de manière générale de la nouvelle alliance à venir (voir Jé 31.31-34 ; Éz 36.25-27), ainsi que de manière spécifique du Messie qui allait apporter cette alliance (voir És 7.17 ; 9.5,6 ; 53.1-12).

LA PERSONNE ASSOCIÉE À LA BONNE NOUVELLE

il concerne son Fils, né de la postérité de David, selon la chair, déclaré Fils de Dieu avec puissance, selon l'Esprit de sainteté, par sa résurrection d'entre les morts, Jésus-Christ notre Seigneur ; (1.3,4)

Ces deux versets mettent l'accent sur la filiation divine de Christ. Le concept de Jésus en tant que **Fils** de Dieu renferme un grand mystère. Bien qu'il soit lui-même Dieu et Seigneur, il n'en est pas moins le Fils de Dieu. Comme l'Écriture enseigne clairement ces deux vérités, la question n'est pas de savoir s'il est ou non le **Fils de Dieu**, mais plutôt dans quel sens il en est le **Fils**.

Il est clair que, dans son humanité, Jésus est **né de la postérité de David, selon la chair**. Les deux parents de Jésus, Marie (Lu 3.23,31), sa mère naturelle, et Joseph (Mt 1.6,16 ; Lu 1.27), son père légal, descendaient de David.

Afin de pouvoir accomplir les prophéties (voir, par ex., 2 S 7.12,13 ; Ps 89.4,5,20,25 ; És 11.1-5 ; Jé 23.5,6), le Messie devait être **né de la postérité de David**. Jésus a accompli ces prédictions messianiques au même titre qu'il a accompli toutes les autres. En sa qualité de descendant de David, Jésus a hérité du droit de restaurer le royaume de David, le royaume promis qui allait durer pour toujours (És 9.6), et de régner sur lui.

La deuxième personne de la Trinité est née au sein d'une famille humaine et a partagé la vie du reste de l'humanité, s'identifiant à cette humanité déchue, sans toutefois jamais pécher (Ph 2.4-8). Ce faisant, il est devenu le parfait souverain sacrificateur, pleinement Dieu et pleinement homme, de manière à pouvoir « compatir à nos faiblesses ; [...] il a été tenté comme nous en toutes choses, sans commettre de péché » (Hé 4.15). Le message de l'Évangile, la merveilleuse Bonne Nouvelle, c'est qu'en Jésus-Christ Dieu s'est fait homme afin de mourir pour tous les hommes,

devenant ainsi un sacrifice substitutif destiné à ôter les péchés du monde entier (Ro 5.18,19).

Même l'histoire séculière abonde en témoignages sur la vie et l'œuvre de Jésus. Vers 114, Tacite, historien latin de l'Antiquité, a écrit que Jésus avait fondé la religion chrétienne, et que Ponce Pilate l'avait mis à mort sous le règne de l'empereur Tibère (*Annales* xv.44). Pline le Jeune a adressé à l'empereur Trajan une lettre au sujet de Jésus-Christ et de ses disciples (*Lettres* x.96-97). On mentionne Jésus même dans le Talmud babylonien (*Sanhédrin* 43a, *Abodah Zerah* 16b-17a).

En 90, avant que l'apôtre Jean ne rédige le livre de l'Apocalypse, Josèphe, historien juif bien connu, a écrit une brève notice biographique sur Jésus de Nazareth, dans laquelle apparaît l'extrait suivant :

En ce même temps était Jésus, qui était un homme sage, si toutefois on doit le considérer simplement comme un homme, tant ses œuvres étaient admirables. Il enseignait ceux qui prenaient plaisir à être instruits de la vérité, et il fut suivi non seulement de plusieurs Juifs, mais de plusieurs Gentils : c'était le Christ. Des principaux de notre nation l'ayant accusé devant Pilate, il le fit crucifier. Ceux qui l'avaient aimé durant sa vie ne l'abandonnèrent pas après sa mort. Il leur apparut vivant et ressuscité le troisième jour, comme les saints prophètes l'avaient prédit et qu'il ferait plusieurs autres miracles. C'est de lui que les Chrétiens, que nous voyons encore aujourd'hui, ont tiré leur nom (*Histoire ancienne des Juifs*, vol. 2, livre dix-huitième, chap. iv).

Il y a également le témoignage encore plus fiable de l'apôtre Jean, qui a écrit sous l'inspiration du Saint-Esprit : «Reconnaissez à ceci l'Esprit de Dieu : tout esprit qui se déclare publiquement pour Jésus-Christ venu en chair est de Dieu ; et tout esprit qui ne se déclare pas publiquement pour Jésus n'est pas de Dieu, c'est celui de l'Antéchrist, dont vous avez appris la venue, et qui maintenant est déjà dans le monde» (1 Jn 4.2,3).

Jean ne parlait pas là du simple fait de reconnaître la réalité de l'humanité de Jésus. D'innombrables incroyants ont concédé volontiers au cours de l'histoire qu'un homme du nom de Jésus a vécu au cours du 1^{er} siècle, qu'il a mené une vie exemplaire et qu'il s'est fait beaucoup d'adeptes. Le déiste Thomas Jefferson croyait à l'existence de Jésus en tant qu'homme et à l'importance du rôle qu'il a joué dans l'histoire de l'humanité, mais sans croire à la divinité de Jésus. C'est pourquoi il a édité une version de la Bible dans laquelle il a éliminé toute référence au surnaturel. Par conséquent,

toute mention de Jésus dans « les évangiles » de Jefferson s'inscrit dans le cadre des faits et des événements d'ordre purement physique.

Il ne s'agit guère du genre de reconnaissance qu'exige la Parole de Dieu. Dans sa première épître, l'apôtre Jean parle de croire et d'adhérer à la vérité selon laquelle Jésus est le Christ, le divin Messie qui avait été promis, qu'il est venu de Dieu et a vécu comme le Dieu-homme parmi les hommes.

C'est lorsque Jésus est devenu un être humain, dit Paul, qu'il a été **déclaré Fils de Dieu**. Bien que le plan de Dieu soit éternel, le titre de **Fils** est un terme réservé à la terminologie de l'Incarnation, et s'est appliqué à Jésus dans toute sa plénitude seulement après qu'il a revêtu l'humanité. Il est **Fils de Dieu** parce qu'il est de même essence que Dieu et en vertu de sa soumission fidèle et aimante au Père par son dépouillement volontaire dans son Incarnation. Bien entendu, il est sans contredit éternellement Dieu et éternellement la deuxième personne de la Trinité, mais Paul affirme que Jésus a été **déclaré Fils de Dieu** lorsqu'il a été conçu de manière surnaturelle en Marie et qu'il est **né de la postérité de David, selon la chair**. On peut donc dire que Christ était le **Fils de Dieu** de toute éternité par anticipation, et a été déclaré **Fils de Dieu** par accomplissement lors de l'Incarnation et pour toujours.

Le terme *horizô* (**déclaré**) comporte l'idée fondamentale de fixation de limites. C'est de ce terme que provient notre mot français « horizon », qui désigne la ligne de démarcation entre la terre et le ciel. D'une manière infiniment plus grande, la filiation divine de Jésus-Christ a été délimitée avec une clarté absolue dans son Incarnation.

L'auteur de l'épître aux Hébreux expliquera ultérieurement, en citant le Psaume 2.7, que Dieu déclarait ainsi à Christ, le Messie : « Tu es mon fils ! Je t'ai engendré aujourd'hui. » Dans la citation subséquente, tirée de 2 Samuel 7.14, le Père poursuit en disant de Christ : « Je serai pour lui un père, et il sera pour moi un fils » (Hé 1.5). Les deux verbes contenus dans la dernière citation portent la marque du futur, ce qui indique que, à un moment *ultérieur* à l'époque du psalmiste, Christ allait porter un titre et assumer un rôle qu'il n'avait pas auparavant.

Luc rapporte dans Actes 13.33 que Paul a également cité le Psaume 2.7. Mentionnons que ce passage désigne la Résurrection comme étant la déclaration de cette filiation divine. Il ne s'agit pas d'une contradiction. Selon la perspective de Dieu, Jésus a été engendré comme son Fils lorsqu'il est venu au monde. La réalité de cette unité avec Dieu et de la perfection de son service envers Dieu a été déclarée publiquement au monde du fait que Dieu l'a ressuscité des morts ! (Pour obtenir des détails à ce sujet, voir mon commentaire sur *Hébreux*, p. 55-61.)

Christ a reçu et a pris sur lui toute la plénitude du titre de **Fils de Dieu** lorsqu'il s'est dépouillé de la possibilité de faire valoir de lui-même ses prérogatives divines et l'expression intégrale de sa majesté, s'humiliant avec grâce, et se mettant entièrement au service de la volonté et du plan du Père. Dans sa lettre à l'Église de Philippiques, Paul donnera l'explication suivante : « Jésus-Christ : existant en forme de Dieu, [...] n'a point regardé son égalité avec Dieu comme une proie à arracher, mais il s'est dépouillé lui-même, en prenant une forme de serviteur, en devenant semblable aux hommes ; et il a paru comme un vrai homme, il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix » (Ph 2.5-8).

Dans sa prière de Souverain Sacrificateur, Jésus a dit à son Père : « Glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie », pour l'implorer ainsi quelques instants plus tard : « Et maintenant toi, Père, glorifie-moi auprès de toi-même de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde soit » (Jn 17.1,5). Christ existe de toute éternité, puisqu'il est écrit : « Elle [*la Parole faite chair*] était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle » (Jn 1.2,3). Mais conformément au plan divin de la Rédemption, qu'il a lui-même établi avec le Père et le Saint-Esprit, « la Parole [*Christ*] a été faite chair, et elle a habité parmi nous » (v. 14a). Incarné, Christ possédait encore une partie de sa gloire divine, la « gloire du Fils unique venu du Père » (v. 14b), mais la gloire qui lui restait en était une voilée dans la chair humaine que l'œil humain ne pouvait voir.

Comme Paul l'explique par la suite, la preuve la plus concluante et la plus irréfutable de la filiation divine de Jésus, c'est **avec puissance** qu'elle a été donnée **par sa résurrection d'entre les morts** (voir Ac 13.29-33). Par cette démonstration suprême de sa capacité de triompher de la mort, pouvoir que seul Dieu (celui qui donne la vie) possède, Jésus a établi au-dessus de tout doute qu'il est effectivement Dieu, le Fils.

Selon l'Esprit de sainteté est une autre façon de dire « selon la nature et l'œuvre du Saint-Esprit ». C'est le Saint-Esprit œuvrant en Christ qui a accompli la Résurrection et tous les autres miracles qu'il a opérés ou qui lui sont associés. Lors de l'Incarnation, Jésus-Christ a été conçu par la puissance du Saint-Esprit et, lors de la Résurrection, il est ressuscité des morts par la puissance du Saint-Esprit, soit **l'Esprit de sainteté**.

Immédiatement après que Jésus s'est fait baptiser par Jean-Baptiste, « les cieus s'ouvrirent, et il vit l'esprit de Dieu descendre comme une colombe et venir sur lui. Et voici, une voix fit entendre des cieus ces paroles : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection » (Mt 3.16,17). Tous les membres de la Trinité sont éternellement égaux à tous égards, mais, comme nous l'avons mentionné plus tôt, par l'Incarnation, la deuxième personne de la Trinité s'est dépouillée elle-même

de l'expression de la plénitude de la gloire divine et des prérogatives de la divinité. Durant les jours de son humanité sur terre, Jésus s'est soumis de son plein gré à la volonté du Père (voir Jn 5.30) et à la puissance de l'Esprit. L'onction du Saint-Esprit sur lui lors de son baptême marque l'initiation de Jésus au ministère, un ministère entièrement contrôlé et dynamisé par l'Esprit, à tel point que Jésus a qualifié de blasphème contre le Saint-Esprit le rejet délibéré de sa personne (Mt 12.24-32).

Ici, il s'agit donc de la personne associée à la Bonne Nouvelle. Jésus est entièrement homme (**né de la postérité de David**) et entièrement Dieu (**déclaré Fils de Dieu**). Tout au long de son ministère, Jésus a manifesté à la fois son humanité et sa divinité. Lorsqu'on lui a demandé de payer des impôts, Jésus y a consenti. Il a expliqué à Pierre qu'à titre de Fils de Dieu et de souverain légitime de l'univers, y compris de l'Empire romain, il n'avait pas à payer d'impôts, et a aussitôt ajouté : « Mais, pour ne pas les scandaliser [*les percepteurs d'impôts*], va à la mer, jette l'hameçon, et tire le premier poisson qui viendra ; ouvre-lui la bouche, et tu trouveras un statère. Prends-le, et donne-le-leur pour moi et pour toi » (Mt 17.27). Fidèle à son humanité, il a accepté de son plein gré de payer des impôts, mais fidèle aussi à sa divinité, il en a fourni le versement de manière surnaturelle.

À l'issue d'une longue journée d'enseignement, Jésus est monté à bord d'une embarcation avec les disciples pour se rendre de l'autre côté de la mer de Galilée. Jésus n'a pas tardé à s'endormir, et lorsqu'une tempête s'est levée qui menaçait de faire chavirer l'embarcation, les disciples, apeurés, ont réveillé Jésus, en s'écriant : « Maître, ne t'inquiètes-tu pas de ce que nous périssons ? » Une fois « réveillé, il menaça le vent, et dit à la mer : Silence, tais-toi ! Et le vent cessa, et il y eut un grand calme » (Mc 4.38,39). Dans son humanité, Jésus était épuisé, comme toute personne le serait au terme d'une dure journée de travail. Cependant, dans sa divinité, il était en mesure de calmer une violente tempête immédiatement.

Cloué à la croix, Jésus saignait et était aux limites de l'agonie à cause de son humanité. Mais, en même temps, dans sa divinité, il a été en mesure d'accorder la vie éternelle au malfaiteur repentant cloué à la croix voisine (Lu 23.42,43).

Ce Fils de Dieu et ce Fils de l'homme, que la puissance du Saint-Esprit a ressuscité des morts, c'est **Jésus-Christ notre Seigneur**, déclare Paul. Précisons que **Jésus** signifie sauveur, que **Christ** signifie oint, et que **Seigneur** signifie souverain. Ainsi, il est **Jésus** parce qu'il sauve son peuple de ses péchés ; il est **Christ** parce que Dieu l'a oint Roi et Sacrificateur ; il est **Seigneur** parce qu'il est Dieu et qu'il règne souverainement sur l'univers.